

LES VIEUX HOPITAUX FRANÇAIS



LE VAL DE GRÂCE

PAR

GEORGES ALBERT-ROULHAC

LES VIEUX HOPITAUX FRANÇAIS

LE VAL DE GRÂCE



PAR

GEORGES ALBERT-ROULHAC

ÉDITÉ PAR LES LABORATOIRES CIBA

103-117, Boulevard de la Part-Dieu

LYON

1939





TAB. XIII DE LA THEME CONSACRANT LE ROYAUME A LA VIERGE.
GRAVURE ARMYNE (D. N. BEE).

*Digne fruit de vingt ans de travaux sumptueux,
Auguste bâtiment, temple majestueux,
Dont le dôme superbe élevé dans la rue
Pare du grand Paris la magnifique vue...*

MOLIÈRE

LE Val-de-Grâce se voit mieux de loin que de près. Lorsque d'un lieu élevé, comme Montmartre, ou d'un monument public on promène son regard sur le vaste panorama de Paris, il est presque impossible de ne pas remarquer le dôme célèbre qui, avec ceux du Panthéon et des Invalides, forme un trio de coupes romaines parmi la forêt des flèches, des clochers et des tours. Si l'on essaie au contraire d'approcher par les rues du V^e arrondissement l'ancien monastère des Bénédictines, alors l'énorme coupole se dérobe à la vue, comme une divinité jalouse de solitude et de silence.

Cependant, en prenant la rue du Val-de-Grâce, rue étroite et charmante qui relie le boulevard Saint-Michel à la rue Saint-Jacques, on obtient de l'église une

vision aussi frappante qu'inattendue. Au bout de ce couloir paisible, presque toujours noyé d'ombre mais égayé par la verdure du dernier jardin d'antan, on aperçoit, dans un rectangle de lumière, le portail du temple tel qu'il sortit du cerveau de Mansard, dominé et même un peu écrasé par l'énorme dôme qui semble combler le ciel. Puis, dès qu'on progresse dans la rue, les lois de la perspective jouant à fond, le dôme s'abaisse peu à peu jusqu'à disparaître et, lorsqu'on arrive sur l'embryon de place qui s'arrondit devant la cour d'entrée, on s'aperçoit qu'un promeneur distrait, arrivant par la rue Saint-Jacques, pourrait continuer son chemin sans soupçonner l'importance d'un des plus beaux monuments de l'architecture du xvii^e siècle.

Repren dra-t-on jamais le projet d'Anne d'Autriche qui était de créer une vaste place demi-circulaire bordée d'immeubles symétriquement disposés et ornée d'une fontaine jaillissante? On le souhaiterait pour la mise en valeur du Val-de-Grâce.

Dès qu'on se heurte à la grille d'entrée surmontée du chiffre d'Anne, un A enlacé d'un L, et d'une croix, il est impossible de ne pas se reporter aussitôt à l'image de cette reine de France si jeune, si malheureuse et si fière, que les portraits du temps nous montrent charmante dans ses atours princiers. Et sous quelle meilleure invocation se placer au moment d'entreprendre une petite histoire de ce monastère qui doit son existence à l'épouse de Louis XIII et dont le nom, formé de deux mots si doux de notre langue, convient particulièrement à son souvenir? Car si le Val-de-Grâce, comme la plupart des anciens hôpitaux, a son origine dans un couvent, c'est-à-dire vient d'une pensée pieuse, peu d'établissements sont, autant que celui-ci, intimement liés à l'histoire d'une dynastie, à l'Histoire tout court.

..

Au xiii^e siècle, au delà de la porte Saint-Jacques percée dans la vieille enceinte de Philippe-Auguste, c'était à peu près la pleine campagne. Le long du faubourg Saint-Jacques qui était l'ancienne voie romaine de Lutèce à Orléans suivie par les pèlerins partant pour Saint-Jacques de Compostelle, quelques couvents s'élevaient au milieu des jardins et des champs et, dans les chemins adjacents, on ne rencontrait guère que des ânes chargés de sacs de farine. A l'endroit où fonctionne aujourd'hui le plus grand hôpital militaire français, une propriété de plaisance dressait alors ses arbres de haute futaie. Elle appartenait à Philippe le Hardi qui l'avait acquise de Michel de Bordenaye. Au début du xiv^e siècle, elle passait à son fils Charles de France, Comte de Valois, puis plus tard, dans la famille des Bourbons, d'où le nom de Petit-Bourbon donné au manoir pour le distinguer de l'Hôtel de Bourbon situé près du Louvre. A la suite de quels drames



71.11

ce domaine revint à la famille royale, c'est-à-dire à Louise de Savoie, mère de François I^{er}, c'est là ce qu'il nous faut brièvement indiquer car déjà l'Histoire, avec ses rapprochements imprévus, ses vicissitudes et ses luttes, intervient dans la destinée des lieux qui nous occupent.

Au début du XVI^e siècle, c'est Charles de Bourbon qui, à la suite de son mariage avec une cousine, est maître du logis. La bataille de Marignan a eu lieu. Dans cette magnifique cavalcade de gamins, Charles s'est montré le plus valeureux et il a reçu des mains du Roi l'épée de connétable. Il est jeune, il est riche, il est beau, tout lui sourit. Mais, pour son malheur, règne à Paris une veuve terrible à qui ne suffit pas d'avoir mis son fils sur le trône : Louise de Savoie. Elle a la puissance, mais elle voudrait aussi l'amour. Et le cœur qu'elle exige c'est celui du premier soldat de France. On connaît la suite de l'aventure et le refus injurieux opposé par le beau Connétable aux avances de la femme trop mûre...

Or, à cette époque à la fois magnifique et trouble qui va s'appeler la Renaissance mais qui sera aussi celle de l'intrigue, du complot et du meurtre, il n'est pas bon de braver la Femme, car elle arrive au pouvoir et va s'y maintenir longtemps. La passion de Louise, à laquelle se mêlent des sentiments de cupidité, a tôt fait de se changer en haine. Persécuté, dépouillé de ses biens, Charles de Bourbon se jette dans la trahison. L'épée qui a sauvé la France, il la remet à Charles-Quint et Pavie lui permet de prendre une triste revanche.

Selon la coutume de l'époque, les propriétés du traître reçoivent le sceau de la réprobation publique. Les fenêtres et les murs du Petit-Bourbon sont badigeonnés de jaune, couleur de la félonie. Et Louise de Savoie, à qui la captivité de son fils laisse les mains libres, obtient l'aliénation à son profit de la succession du connétable jusqu'à concurrence de 12.000 livres de rentes. On a beaucoup discuté pour savoir si le Petit-Bourbon faisait partie du butin dévolu à Louise de Savoie ou si celle-ci avait dû le racheter. L'opinion la plus autorisée est en faveur du rachat. Quoi qu'il en soit, le futur Val-de-Grâce est bientôt cédé en cadeau par la mère de François I^{er} à Chapelain, son médecin particulier, et, malgré des contestations soulevées par le Duc de Joyeuse en faveur d'une héritière des Bourbons, la propriété reste acquise à la famille Chapelain.

En même temps, commence la série tragique des Valois, dans l'ombre de Catherine de Médicis. La houle et le poignard sont rois.

La France est divisée, ensanglantée par les guerres de religion. On sait peu de choses du Petit-Bourbon à cette époque. Cependant Sainte-Foix rapporte que, le Mercredi 1^{er} novembre 1589, l'armée d'Henri IV, s'étant approchée de Paris à la faveur d'un épais brouillard, surprit l'ennemi au faubourg Saint-Jacques et que le roi, fatigué, reposa quelques heures sur un lit de paille fraîche

dans une des salles du Petit-Bourbon. Ainsi le premier combattant de l'armée française inaugurerait sans le savoir le premier hôpital militaire...

Mais ces lieux agrestes, environnés déjà par tant de pieux asiles, étaient voués décidément à la culture des Vertus les plus saintes : la Foi, la Charité. En 1611, Pierre de Bérulle choisit le manoir des Chapelain pour y jeter les fondements de la congrégation des prêtres de l'Oratoire de Jésus-Christ. Au bout de quatre ans, les Saints Pères quittent la propriété de l'ancien Maréchal de France pour se transporter rue Saint-Honoré, mais le temps est proche où le domaine va connaître enfin sa véritable destinée.

A ce moment là, les nécessités de la politique extérieure ont exigé le mariage quelque peu prématuré de Louis XIII avec la fille de Marguerite d'Autriche et du Roi d'Espagne, Philippe III. Les jeunes époux sont à peine des adolescents et, pour que le Roi de France vienne dans le lit de sa femme-enfant, la reine-mère doit l'y conduire par la main. D'ailleurs la première nuit n'est qu'un simulacre officiel et, pendant longtemps, la pauvre Anne ne connaît de son mari que des histoires de chasse; Louis XIII paraît aussi écervelé que les oiseaux de ses volières devant lesquelles il passe ses journées. Pourtant la petite Reine n'est pas dépourvue de séduction. D'après Madame de Motteville qui l'a beaucoup fréquentée « ses yeux étaient parfaitement beaux; la douceur et la majesté s'y rencontraient ensemble; sa bouche était petite et vermeille, les souris en étaient admirables, et ses lèvres n'avaient de la maison d'Autriche que ce qu'il en fallait pour les rendre plus belles que plusieurs autres ». Elle avait bien, ajoute la confidente, le nez un peu gros, mais une femme peut-elle s'empêcher de glisser une critique quand elle fait le portrait d'une autre femme?... Anne d'Autriche était certainement belle, grande, blonde et toute l'Europe faisait l'éloge de ses bras et de ses mains. Malgré tous ces attraits, Louis XIII se refuse à partager sa couche : pas de précipitation, dit-il. Cette royale indifférence fait naturellement jaser la Cour, l'Espagne s'indigne, froissée dans son honneur national, les ambassades s'échauffent. La question d'alcôve devient une affaire d'Etat. Comme toujours deux partis se forment : l'un qui veut que se précise l'avenir de la dynastie, l'autre qui voit dans la sorte de disgrâce que subit la reine une barrière à l'influence espagnole. Tout le monde se mêle plus ou moins à la querelle. Malherbe en personne encourage le roi de ses vers :

« Réservez le repos à ces vieilles années
« Par qui le sang est refroidi;
« Tout le plaisir des jours est en leurs matinées,
« La nuit est déjà proche à qui passe midi. »

Mais Louis XIII est sourd à ces appels et s'obstine dans son mutisme. Anne d'Autriche humiliée dans son orgueil d'épouse, lasse de se voir traitée à la Cour en étrangère, cherche des consolations dans la religion. A l'âge où l'on joue encore à la poupée, elle donne l'exemple de la piété la plus fervente et la plus active et, de cette situation anormale, créée par l'enfantillage royal, va naître bientôt, par un de ces enchaînements imprévisibles dont l'Histoire a le secret, toute une série d'événements qui aboutiront au Monastère du Val-de-Grâce.



Au moment où les oratoriens du père Bérulle quittaient les bâtiments du Petit Bourbon, on se préoccupait fort à l'archevêché de Paris du sort d'un vieux monastère de Bénédictines remontant au IX^e siècle et situé à trois lieues de la capitale dans la Vallée de Bièvre-le-Châtel. Ce couvent n'était pas seulement dans un état de délabrement matériel avancé, la règle des religieuses avait souffert également de lésardes profondes. Vainement l'évêque Étienne Poncher, soutenu par Anne de Bretagne, avait tenté de ramener dans le droit chemin ces brebis égarées, les ronces avaient continué d'envahir le champ du Seigneur et le *Val-Profond*, même transformé en *Val-de-Grâce*, était demeuré jusqu'en 1618, un objet de réprobation.

Sur ces entrefaites, l'Abbesse Louise de Reillac étant morte, Anne d'Autriche obtint que Marguerite de Veini d'Arbouze, religieuse de Montmartre dont la reine avait apprécié la ferveur et la piété, fût désignée pour rétablir l'ordre à l'ancien *Val-Profond*. La bénédiction de la nouvelle abbesse eut lieu, le 21 mars 1619, dans l'Eglise des Carmélites du Faubourg Saint-Jacques, en présence de la jeune reine qui voulut ensuite conduire sa protégée dans son propre carrosse jusqu'au Val de Bièvre.

Cette pieuse journée n'était que le prélude d'une action plus vaste. Honorée de la sollicitude royale, Marguerite d'Arbouze allait bientôt pouvoir donner à l'œuvre spirituelle qu'elle entreprenait en rétablissant la règle sévère de Saint Benoît la base matérielle qui lui manquait.

Deux ans plus tard, Anne d'Autriche rachetait le Petit-Bourbon et obtenait du roi l'autorisation d'y transférer le couvent du Val-de-Grâce sous le nom de Val-de-Grâce-de-Notre-Dame-de-la-Crèche. Le nouveau monastère était en même temps exempté par faveur spéciale de tous droits seigneuriaux. Le transfert eut lieu le 20 septembre 1621 sous la conduite de Marie de Luxembourg et de sa fille Françoise de Lorraine. La bénédiction fut donnée par le vicaire général de l'évêque de Paris, Denis Leblanc.



On peut s'étonner d'une telle piété chez une reine aussi jeune. Peut-être faut-il voir là un premier remerciement au ciel pour l'heureux changement survenu chez le roi.

Louis XIII en effet, depuis peu, était revenu à de meilleurs sentiments. Cela n'avait pas été sans difficultés... Le duc de Luynes, prétendait-on, avait été obligé de porter son Maître dans la chambre de la reine. Mais enfin la chose était officielle. La Cour entière se réjouissait et les fêtes se succédaient au Louvre. Dans le ballet de Psyché donné à l'époque en l'honneur d'Anne, on relève ces mauvais vers adressés à la France :

C'est un bruit connu dans les cieux,
Que ton Roy fera des miracles
Et ta Reyne des demy-dieux...

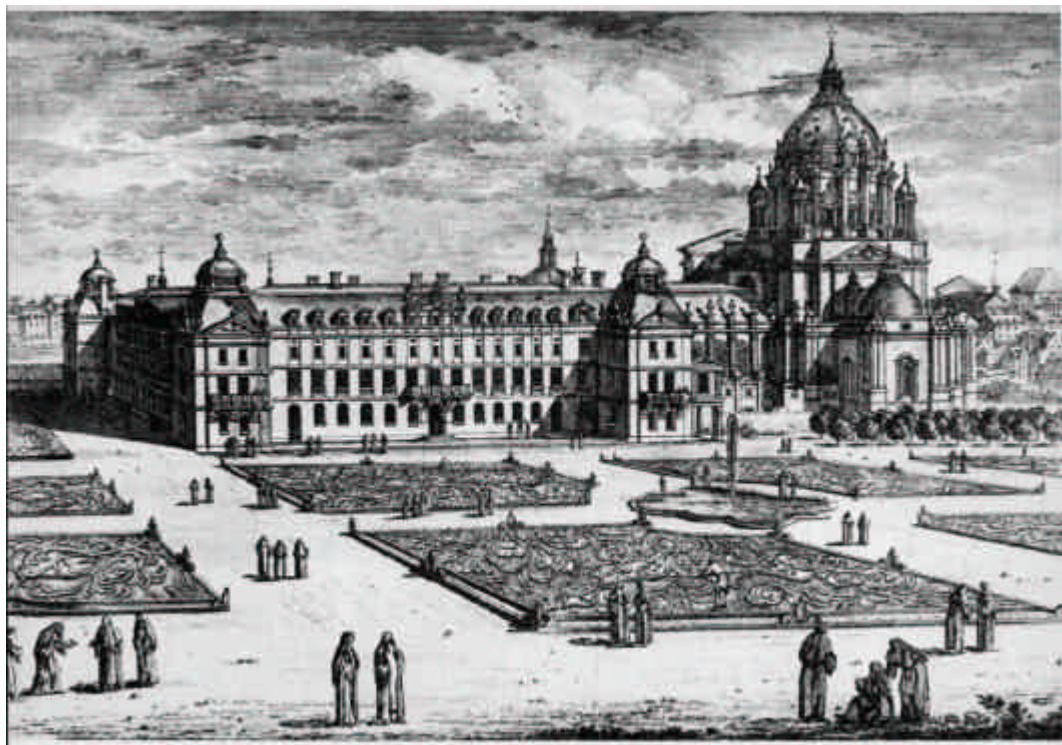
Le demy-dieu, en l'occurrence Louis XIV, devait se faire désirer jusqu'en 1638!...

En attendant, le Val-de-Grâce était né.

...

Déjà le faubourg Saint-Jacques groupait le couvent des Capucins, sur l'actuel emplacement de l'Hôpital Cochin, les Carmélites, les Ursulines; avec les Bénédictines de Marguerite d'Arbouze et, quelques années plus tard, Port Royal de Ville, les Feuillantines, les Visitandines, il allait devenir, suivant l'expression d'André Hallays, « le foyer de la vie spirituelle au XVII^e siècle ». La soumission à l'esprit Janséniste valut même au Val-de-Grâce des difficultés qui, sous Louis XVI, n'étaient pas encore apaisées.

Le Petit-Bourbon, à l'arrivée des Bénédictines, comprenait trois corps de bâtiments : le premier tourné vers l'est et donnant sur un clos planté de vignes, le deuxième perpendiculaire au précédent et donnant sur des jardins, le dernier parallèle au premier. Il y avait aussi un pressoir et douze petites maisons louées à des particuliers sur le faubourg. Les limites du domaine étaient : à l'est, des chemins correspondant à l'actuelle rue Berthollet, au sud, la ruelle de l'Égout, au nord, la rue des Marionnettes. Ce ne pouvait être là qu'une installation de fortune. Selon l'expression de Lemaire, le Petit-Bourbon était « aménagé en forme de monastère » avec un chœur grillé, un cloître, un chapitre et « une église placée en dehors ». Trois ans plus tard, en 1624, Anne d'Autriche posait la première pierre d'un cloître régulier. Il fallait que le Val-de-Grâce fût digne de s'appeler « Abbaye royale ».



Les documents font défaut sur les constructions de cette époque. Seul le plan Gomboust, daté de 1652, donne quelques indications sur le nouveau cloître et laisse à penser que celui entrepris en 1655 ne fut que l'agrandissement du premier. On sait seulement que la reine de France s'engagea à payer la moitié des dépenses et qu'elle profita de sa bonne action dès qu'elle le put en effectuant de fréquentes retraites dans ce lieu qu'elle affectionnait. A chaque veille de fêtes, elle y venait coucher et prenait le plus grand plaisir à s'entretenir avec les saintes filles, de préférence les plus modestes, qui vivaient là dans une pénitence continue.

On a voulu voir dans le Val-de-Grâce un foyer de conspiration et, dans une certaine mesure, l'incident Séguier, sur lequel nous reviendrons plus loin, semble justifier ces rumeurs d'après lesquelles la reine se fût servi de l'isolement du lieu pour recevoir les mécontents du régime et, d'accord avec l'Espagne, fomenter des complots politiques. La vérité est que la pauvre Anne d'Autriche, ne trouvant que froideur auprès de son mari, haine auprès de Richelieu et défiance auprès des courtisans, cherchait des consolations dans la prière et dans le calme du monastère. Qui pourrait l'en blâmer?... Et si, parfois, profitant de la tranquillité du Val-de-Grâce elle écrivait au roi d'Espagne, son père, ou aux amis qu'elle avait laissés dans son pays, peut-on lui en faire un crime?

C'est pourtant ce qui se produit en 1637, date à laquelle les choses manquent de tourner fort mal pour la reine. Cette année là, Richelieu a décidé la perte d'Anne d'Autriche. Le 12 août 1637, pendant un voyage de celle-ci à Chantilly, il fait arrêter son valet de chambre La Porte, soupçonné de complicité, et intercepte une lettre d'Anne à Mme de Chevreuse, exilée depuis quatre ans à Tours. La missive parle d'une visite au monastère sous un déguisement. C'est bizarre, ce n'est pas probant. Le Cardinal veut davantage. Il ordonne une descente au Val-de-Grâce et charge le Chancelier Séguier d'effectuer une véritable perquisition dans les papiers de la reine. La mission est délicate. Qu'on se représente un fonctionnaire, même haut placé, obligé de violer l'intimité de la reine de France! Cependant, si l'on en croit l'ouvrage très documenté que M. Kerviler a consacré au Chancelier, celui-ci trouve le moyen de s'en tirer sans dommage. Résolu à obéir au Cardinal mais à sauver la reine, Séguier fait prévenir auparavant la supérieure de « l'Abbaye royale » par son gendre, le Marquis de Coislin, et, lorsqu'il se présente au monastère, accompagné de l'Archevêque de Paris, toutes les précautions ont été prises. L'archevêque déclare d'abord à la mère supérieure qu'il a « ordre du roy de lui commander, en vertu de la sainte obéissance, de dire toute la vérité ». L'abbesse répond qu'elle ne sait absolument rien. Alors les deux envoyés fouillent les cellules, mais ils ne trouvent que « haïres et disciplines » et ils ne peuvent s'empêcher d'admirer l'esprit de pénitence qui



Scène de l'entrée au Monastère des Dames de Saint-Étienne
à Paris le 1746

règne en ce saint lieu. Après avoir enjoint aux religieuses de demeurer chacune dans sa cellule, de manière qu'elles ne puissent se parler entre elles, ils se rendent dans les appartements de la reine. Une légende accréditée par Montglat veut qu'Anne d'Autriche ait été là et que Séguier « l'ait fouillée jusque dans sa gorge ». La vérité est moins romanesque : Anne était absente, les papiers aussi, et pour cause... La seule trouvaille fut une boîte remplie de gants que la reine d'Angleterre avait envoyés à l'épouse de Louis XIII.

L'affaire cependant ne se termina pas aussi simplement. D'autres lettres furent interceptées, en particulier une lettre au Marquis de Mirabel et une autre à Madame de Fargis, ambassadrice en Espagne. Richelieu exigea un interrogatoire serré en présence du roi. On parla de répudiation, d'emprisonnement, puis on offrit le pardon contre l'aveu. Anne d'Autriche avoua mais en se limitant aux lettres saisies. Finalement la paix fut signée avec le roi qui daigna trouver que la conspiration n'était pas si terrible...

La réconciliation des deux époux eut-elle d'autres conséquences plus intimes? On serait tenté de le croire car, l'année suivante, un dauphin naissait à la France. Et La Porte, l'héroïque valet de chambre, qui avait si bien gardé les secrets de sa maîtresse, malgré les plus terribles moyens de pression, pouvait dire non sans fierté en parlant de Louis XIV : « L'enfant de mon silence ».





EXPLORATION D'UNE GARDIÈRE PRÈS DU VAL-DE-GRÂCE.
GRAVURE PAR LE CLERC. (B. N. Est.)

*Fais briller à jamais dans ta noble richesse,
La splendeur du saint vœu d'une noble princesse.*
MOLIÈRE

CETTE naissance du Roi-Soleil, survenue après vingt-trois années de stérilité et dans les circonstances qu'on vient de voir, autorisait, il est vrai, bien des commentaires pour ne pas dire des commérages. Les historiens d'aujourd'hui ne sont pas encore d'accord sur le fond de l'affaire. Pourquoi les contemporains se seraient-ils privés de colporter les anecdotes?... Une des plus innocentes mais des plus charmantes est sans doute celle que Madame de Motteville nous offre dans ses Mémoires. On sait que Louis XIII avait une inclination, d'ailleurs toute platonique, pour la belle mais vertueuse Mlle de La Fayette qui s'était retirée au couvent des filles de Sainte-Marie, rue Saint-Antoine. Un jour, qui correspond à peu près à la conception de Louis XIV, le roi « étant demeuré

fort tard avec elle, il ne put retourner coucher à Saint-Germain et fut contraint d'aller au Louvre prendre la moitié du lit de la Reine qui était venue à Paris pour quelques affaires de peu d'importance; si bien qu'on a dit que cela nous donna le roi Louis XIV ».

Nous sommes là, bien entendu, dans le domaine des potins et de la haute fantaisie... N'insistons pas. Ce qui paraît plus sûr, c'est l'inquiétude où tout le royaume était plongé, avant la bienheureuse année 1638, devant la destinée incertaine de la dynastie. Cette inquiétude, si l'on en croit certain manuscrit conservé à la Bibliothèque Mazarine, avait même pris chez Richelieu une forme assez grave. D'après ce document intitulé « Dessein étrange et anti-chrétien du Cardinal de Richelieu » il ne s'agissait rien moins que de jeter la reine dans les bras d'un amant, puis de s'en reposer ensuite sur le fameux axiome juridique : « la pater est quem nuptie demonstrant ». La reine-mère et le garde des sceaux consultés auraient, paraît-il, exprimé une forte indignation devant cette suggestion et l'affaire en serait restée là...

Nous n'avons rapporté ce commérage écrit que pour montrer combien l'entourage royal était préoccupé, à l'époque, de la situation. Les médecins envoyaient le roi et la reine prendre toutes les eaux possibles et imaginables. Le Père Claude Bernard multipliait les prières à leur intention. Les principaux intéressés n'étaient pas moins inquiets de leur stérilité, puisque, en février 1638, à Saint-Germain, Louis XIII faisait le vœu de consacrer sa personne, sa couronne et son royaume à la Vierge Marie si la reine lui donnait un fils. Dans le cœur d'Anne d'Autriche, ce vœu avait même pris une forme encore plus précise, comme nous allons le voir...

En 1643, cinq ans après la naissance de Louis XIV, Anne devenait régente par la mort de son mari. Elle était en même temps débarrassée de Richelieu et maîtresse des finances du royaume. Enfin, elle allait pouvoir réaliser ses desirs dont le premier était d'élever à Dieu un temple magnifique pour le remercier d'avoir donné un dauphin à la France.

Toute l'Eglise du Val-de-Grâce en effet est conçue sous le signe de la Nativité depuis l'inscription qui orne son fronton jusqu'à l'autel central qui représente la naissance de Jésus dans la crèche, car la reine voulait, comme le dit Lemaire, que « ce fut un temple somptueux pour relever autant qu'il estoit possible l'extrême vileté et abjection du lieu où le Verbe éternel avoit voulu naître ».

La construction de l'église du Val-de-Grâce est, à elle seule, une histoire parce qu'elle met en jeu toutes sortes de rivalités et qu'on ne peut pas ne pas parler d'elle dès qu'on s'occupe d'art pictural ou architectural au xvn^e siècle. C'est le célèbre Mansard, architecte de la Couronne, qui fut chargé d'établir les



plans. Tubeuf, intendant des finances de la reine, devint administrateur des travaux. Dès le début on se trouva en présence de difficultés considérables. Le sous-sol, constitué par trois étages de carrières superposées, correspondait aux catacombes. Il fallut creuser des puits assez profonds pour atteindre la roche solide et établir de puissants morceaux de maçonnerie. L'adjudication des fouilles fut enlevée par Pierre Lemaistre, maître des œuvres de maçonnerie de la ville, au prix de trente livres la toise cube, celle des fondations, un peu plus tard, par Simon de Lespine et Augustin Monnard à cinquante livres la toise cube, soit 42.000 livres, après beaucoup de discussions et de rabais. Mansard était logé dans les bâtiments du monastère.

Le 1^{er} avril 1655 eut lieu en grande pompe la pose de la première pierre et le geste symbolique que font maintenant nos présidents de la République fut accompli par le roi-soleil âgé de sept ans car la reine-régente sa mère l'avait voulu ainsi, afin qu'un Roy enfant donnât commencement à ce lieu dédié à l'honneur d'un Dieu fait enfant qui est le Roy des Roys. Le Val-de-Grâce naissait dans la gloire...

Mais laissons la parole au gentil Lemaire pour le reste de la cérémonie dont les détails gardent dans sa prose une grâce et une saveur inimitables : « Le Roy vint accompagné de Monsieur Philippe de France, Duc d'Orléans, son frère unique, et de la marquise de Seneçay, sa gouvernante, du comte de Charoyt, capitaine des gardes, du Duc de Saint-Simon, son premier écuyer, et des officiers de la Couronne et seigneurs de la Cour. Les mousquetaires estoient au haut de l'ouverture des fondements rangez en hays des deux costez; les suisses estoient dans les fondements, rangez de la même sorte, ces fondements estoient ornez de tapisseries du Louvre, on avoit dressé plusieurs tentes, dont l'une estoit destinée pour les Religieuses mais elles eurent tant de modestie qu'elles demeurèrent dans leurs cellules. Jean-François de Gondi, Archevêque de Paris, estant en camaï et en Rochet avec l'Etoile, précédé de ses Porte-Croix et Porte-Crosse, bénit la pierre et tous les fondements qui estoient ouverts. La musique de la chapelle du Roy chanta tout ce qui doit être chanté par le chœur.

Le Roy, que le Duc de Saint-Simon portoit, estant suivi de la Reine, de Monsieur et de toute cette illustre assemblée, passa au milieu de ses gardes et estant arrivé au lieu destiné à la cérémonie, on lui donna une truelle d'argent, ayant le manche garny de velours bleu et fit de fort bonne grâce tout ce que la Reine régente luy dit, pour mettre la première pierre, dans laquelle est encastrée une médaille d'or massif, de trois pouces et demy de diamètre pesant un marc et trois onces sur laquelle est en bas-relief d'un costé le portrait au naturel du Roy Louis XIV porté par la Reyne régente sa mère, avec inscription autour : Anna Dei gratia Francorum et Navarræ Regina Regens, mater Ludovici XIV

Dei gratia Franciæ et Navarre Regis christianissimi. L'autre face de la médaille représentait l'église du Val-de-Grâce entourée de cette inscription : Ob gratiam diu desiderati Regii et secundi partus quinto septembris 1638. (En remerciement du roi si longtemps désiré et de son frère).

Ainsi le Val-de-Grâce recevait ses lettres de noblesse par cette médaille dont on peut d'ailleurs admirer des moulages au Cabinet des Médailles et le vœu touchant de la reine, qui était celui de la France entière, voyait le commencement de sa réalisation. Le sourire d'un nouveau-né allait faire surgir du sol un des plus vastes monuments de Paris.





Donné à Paris

LE VAL-PROFOND

par Mansard

(MUSÉE CARNAVALET.)

D

'ABORD les travaux avancèrent assez rapidement. Les murs, pour lesquels le prix d'adjudication avait été de 100 livres la toise carrée, s'élevèrent bientôt à plus de neuf pieds au-dessus du sol. Mais, à ce moment, un incident assez grave vint compromettre la bonne marche des opérations. Mansard fut congédié et remplacé par Jacques Le Mercier. On a beaucoup épilogué sur ce changement de direction. On a invoqué le caractère difficile de Mansard, des jalousies, des rivalités. Il est probable que l'intendant Tubeuf, effrayé par les dépenses qui se montaient déjà à 275,000 livres au bout de quelques mois,

demanda à l'architecte la fixation d'un plafond des dépenses futures et peut-être quelques économies. Sur le refus de Mansard de se plier à ces exigences, on le congédia et on cassa en même temps le marché des maçons en prenant prétexte de retard dans les travaux. E conduit, Mansard se vengea spirituellement en

construisant à Frêne, à sept lieues de Paris, pour Henri du Plessis de Guénégaud, une chapelle particulière qui était la reproduction en miniature de l'église du Val-de-Grâce.

Nommé le 19 octobre 1646, Le Mercier reprit le travail en 1647. Il se borna à suivre les plans de son prédécesseur et l'on conviendra sans doute qu'il fit preuve par là d'une certaine sagesse... Cependant il apporta sa note personnelle en ajoutant à l'ensemble cette harmonieuse chapelle qui fait suite au chœur de l'église, dite chapelle du Saint-Sacrement « avec des corps butans au dehors ».

Mais Anne d'Autriche n'avait pas attendu le bon vouloir des entrepreneurs pour faire du Val-de-Grâce sa retraite de prédilection. Depuis longtemps déjà, elle avait pris l'habitude de venir s'y soustraire aux agitations de la Cour et s'y livrer à la prière. A chaque veille de fête, son carrosse arrivait par la rue Saint-Jacques (dont elle avait fait exproprier les bouchers à cause de l'odeur nauséabonde que leurs boutiques répandaient) et franchissait la grille qu'on voit encore aujourd'hui. Mme de Motteville a retracé dans une page charmante, la vie menée par Anne dans son couvent vers l'année 1647 : « Nous fîmes au Val-de-Grâce, ma sœur et moi, le vendredi Saint. La reine était levée et habillée à cinq heures. Elle entendit prêcher la Passion à sept heures par un jésuite et, après que le service fut fait, elle alla adorer la Croix avec ces saintes filles qui vivent dans une pénitence continuelle. Après son dîner, le Roy la vint voir avec le Cardinal Mazarin et douze personnes de la Cour. La reine prit un grand plaisir à lui montrer toute la maison et les dessins qu'elle avait projetés pour en faire un beau couvent qui pût conserver à la postérité des marques éternelles de l'honneur qu'il avait d'être le lieu où elle allait jouir de la solitude. Le Roy et Mazarin assistèrent aux Ténèbres. Le premier se fit admirer de son peuple qui le voyait par la grille des religieuses, courant çà et là, soufflant les bougies et faisant les actions d'un enfant qui aime à jouer. Quand le Roy fut parti, la Reine alla visiter à l'infirmerie une religieuse qui se mourait d'un cancer qu'elle avait au sein qui lui avait pourri le côté. Elle demeura longtemps et voulut la voir panser ce qui était un objet pitoyable. Après cette action de charité, nous la laissâmes jouir du repos qu'on goûte aux pieds des autels ». Anne recevait parfois quelques intimes. Mme de Guéméné semble avoir été une de ses familières et avoir bénéficié de l'extraordinaire privilège du tabouret consistant à rester assise en présence de la Reine au grand scandale de plusieurs nobles dames qui ne possédaient pas cette prérogative au Louvre.

En 1649, l'église s'élevait à hauteur de la corniche de la nef lorsque les troubles de la Fronde et les difficultés financières qui en résultèrent pour le royaume arrêtaient encore une fois la construction. Les dépenses totales atteignaient alors 713.000 livres.

Ce n'est qu'en 1654, le calme étant rétabli et Le Mercier étant mort, que Le Muet reprit la direction des travaux aux gages de 3.000 livres par an. Jugé très vite insuffisant, il dut se laisser adjoindre Gabriel Leduc qui arrivait d'Italie où il avait fait de fortes études sur les temples romains et les coupoles, les « coupes », comme on disait alors. A partir de là on manque de détails sur l'énorme entreprise. Elle dut se développer assez lentement car ce n'est qu'en 1663 qu'un marché de 33.000 livres fut passé avec Mignard pour la décoration picturale de l'intérieur du dôme. Mais il convient ici de s'arrêter quelque peu sur un épisode qui occupe une place importante dans l'histoire de l'art et ses polémiques au XVII^e siècle.

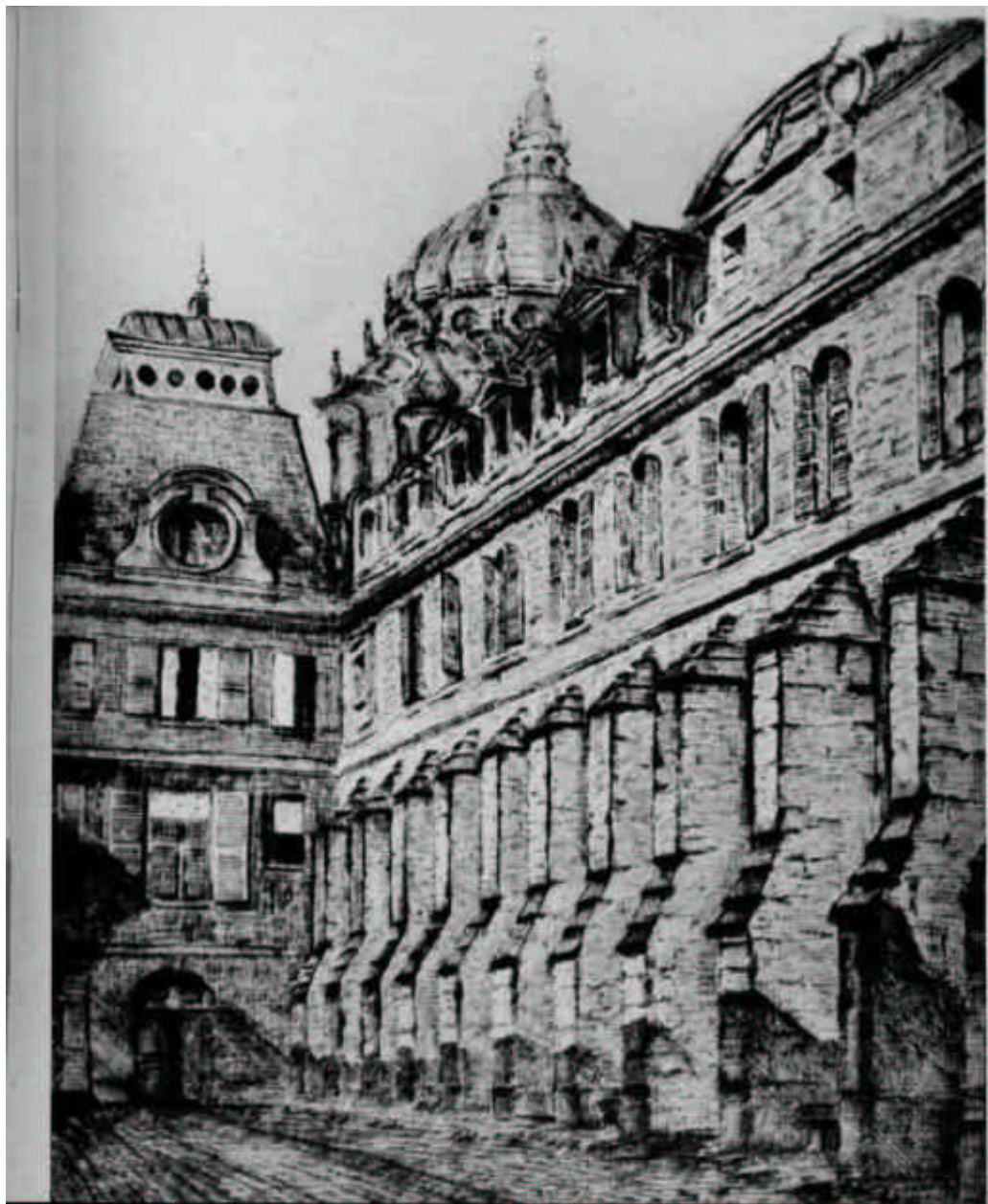
...

Mignard, qui avait fait ses premières armes à Venise où, s'inspirant des vieux maîtres, il peignait des vierges ravissantes appelées depuis « Mignardes », était récemment rentré en France précédé d'une assez bonne réputation. Obligé par une longue maladie de s'arrêter à Avignon, il s'y était lié d'amitié avec Molière dont la troupe donnait des représentations dans cette ville. Enfin il était arrivé à Paris où il avait été prié de faire le portrait du roi pour sa jeune fiancée, Marie-Thérèse. Apprécié par la reine-mère, il avait dû à cette haute distinction de peindre quelques grandes dames et d'emporter la commande de la décoration intérieure du Dôme du Val-de-Grâce.

Lorsqu'on considère la surface peinte de l'énorme fresque et le nombre de personnages, saints, anges, bienheureux qui gravitent autour du Père éternel on demeure quelque peu saisi d'étonnement. Quel labeur acharné dut représenter une telle tâche, même avec l'assistance de l'ami Dufresnoy, pour être achevée en huit mois ! Et, cependant, il faut bien admettre ce délai puisque la Gazette du 18 août 1663 annonce : « La reine-mère étant sortie pour la première fois depuis sa maladie, alla au Val-de-Grâce. A son arrivée elle fut voir la superbe église de ce lieu et les magnifiques modèles du principal autel avec la peinture de la Coupe du Grand Dôme ». La nouvelle est corroborée par une lettre en vers de mirliton de Loret, attestant que le 11 août, Anne d'Autriche se fit montrer l'église et que là :

... « Elle vit la peinture,
Surpassant toute signature,
De l'excellent Monsieur Mignard,
Un des grands maîtres de son art,
Pour servir d'ornement au Dôme,
Un des mieux construits du royaume ».

Comment « la gloire » de Mignard fut-elle accueillie par le public ? Bien qu'on ne puisse la tenir pour le chef-d'œuvre du célèbre portraitiste, elle paraît



avoir remporté un franc succès. De toutes parts on l'admira comme « le plus grand morceau de peinture à fresque qui soit dans l'Europe. » L'auteur se vit même surnommer « Mignard le romain » et ses partisans évoquaient à son sujet les voûtes de la chapelle Sixtine. C'était le commencement de la gloire.

Pourtant des critiques assez vives se firent jour à travers les éloges. Guérin disait : « L'idée première de cette composition est grande et imposante, la disposition générale habilement conduite et enchaînée avec art par des groupes souvent intéressants mais on peut y reprendre aussi la faiblesse du dessin, le défaut d'énergie. Le style est plus répréhensible encore et c'est la partie la plus faible ».

Mignard, de son côté, ne jugeait pas ses mérites suffisamment récompensés. Il avait beau être dans les grâces de la reine-mère, le peintre du roi était Le Brun. Le Brun qui occupait les places dont il rêvait pour lui-même et qui représentait à l'Académie royale le clan ennemi. Et la faveur de Colbert

... « qui du choix souverain tient par son haut mérite,

Du commerce et des arts la suprême conduite... »

allait aussi à Le Brun.

On voit quelle rivalité d'intérêt et de personnes, plutôt que rivalité d'école, dressait l'un contre l'autre les deux artistes. Rivalité si âpre que la polémique s'en mêla bientôt. En 1667 Perrault publiait un poème sur la peinture à la gloire de Le Brun :

« Et toi fameux Le Brun
Ornement de nos jours,
favori de la Nymphé et ses tendres amours,
Qui seul a mérité par ta haute science,
d'avoir de ses secrets l'entière confiance... »

« Seul » n'était pas très aimable. Mignard sentit le trait et rongea son frein. Il ne savait pas la revanche si proche et si complète...

Elle débuta par la réponse de Molière à Perrault. On a insinué, un peu à la légère, que Molière avait publié son poème sur *La Gloire du Dôme du Val-de-Grâce* parce qu'il aimait la fille de Mignard, la ravissante Catherine. Hélas, ce n'est qu'une légende, car la jeune fille n'avait que onze ans à l'époque du poème. Il est vrai qu'on avait quelque droit de s'étonner en voyant l'auteur du *Misanthrope* abandonner ses comédies et se lancer dans la critique d'art. Pour Molière, c'était trahir sa Muse et la Muse semble d'ailleurs s'être vengée à son tour en lui inspirant pour la circonstance des vers d'une pompe souvent excessive. Mais là n'est pas la question. Pourquoi ne pas admettre simplement chez Molière une amitié sincère à laquelle s'ajoutait la satisfaction de prendre le parti de l'opprimé contre le pouvoir officiel? Et, s'il est vrai qu'entre peintres du même bord la

rivalité peut facilement devenir de la haine, ne voit-on pas souvent les lettres et les arts fraterniser pour de bon?

Il s'agissait donc de répondre à Perrault et de confondre un certain académisme. Molière s'engage à fond. Le titre seul, par son jeu de mot, est une habileté qu'envierait aujourd'hui un chef de publicité. « On appelle *gloire*, en peinture, dit le dictionnaire officiel de l'Académie en 1694, la représentation du ciel ouvert avec les personnes divines et les anges et les bienheureux ». La gloire du Dôme du Val-de-Grâce pouvait donc désigner, au choix, la peinture elle-même ou celle du monument puis, par ricochet, celle du peintre.

« Dis-nous, fameux Mignard, par qui te sont versées
Les charmantes beautés de tes nobles pensées.

.....
Dis nous quel feu divin, dans tes fécondes veilles,
De tes expressions enfante les merveilles,
Quel charme ton pinceau répand dans tous ses traits »

On peut difficilement se montrer plus aimable!

Mais, très vite, Molière en arrive à son but qui est, tout en mettant Mignard sur un piédestal, d'écrire une sorte de traité de la peinture :

« Et ce Dôme pompeux est une école ouverte,
Où l'ouvrage faisant l'office de la voix,
Dikte de ton grand art les souveraines lois. »

L'invention, le dessin, le coloris, telles sont, d'après Molière, les bases de l'Art. Il est également très important d'éviter toute discordance dans les sujets et de ne pas peindre par exemple :

« Le ciel contre nos pieds et l'enfer sur nos têtes. »

— Le surréalisme menaçait-il donc déjà?...

L'œuvre d'art doit contenir un enseignement sous peine de stérilité.

— Qu'eût dit Molière, Seigneur, devant les trois pommes de Cézanne?...

Tradition, tradition! On nous oblige à la saluer en Mignard puisqu'il nous donne, paraît-il,

« ... des leçons de dessin

Dans la manière grecque et dans le goût romain »,

et que son art est

« assaisonné du sel de nos grâces antiques,
et non du fade goût des ornements gothiques,
ces monstres odieux des siècles ignorants »,

Le romantisme n'a qu'à bien se tenir!

Et voici un vers :

« On corrige par l'art la nature qu'on traite ».

qui dut plaire à Boileau. L'auteur de l'*Art poétique*, si l'on en croit les souvenirs de Brossette, a d'ailleurs fait l'éloge du poème de Molière et les vues que ce poème apporte sur la peinture de Mignard lui auraient inspiré ce jugement assez curieux sur l'œuvre du grand comique : « Dans ce poème, disait Boileau, Molière a travaillé comme les peintres à l'huile qui reprennent plusieurs fois leur pinceau pour retoucher leur ouvrage, au lieu que, dans ses comédies, où il fallait beaucoup d'action et de mouvement, il préférait les brusques fiertés de la fresque à la paresse de l'huile ».

Cette prédominance de la fresque sur la peinture, prônée par Michel-Ange, Molière s'attache à la mettre en valeur :

« ... Raphaël, Michel-Ange,
Les Mignards de leur siècle, en illustres rivaux,
Ont voulu par la fresque anoblir leurs travaux ».

Et le poème se déroule en un long dithyrambe. Tout à fait à la fin (in cauda venenum) Molière, après avoir porté un coup d'encensoir à Colbert, décoche son trait empoisonné :

« Les grands hommes, Colbert, sont mauvais courtisans,
Peu faits à s'acquitter de devoirs complaisans. »

Le grand homme c'est Mignard. Le courtisan, on s'en doute, c'est Le Brun, l'ennemi juré.

A vrai dire, cette magnifique publicité sur Mignard ne fut pas du goût de tout le monde. Dans la coulisse on se gaussa quelque peu de Molière. Une « jeune dame » écrivit une réponse à la gloire du *Val-de-Grâce de Monsieur de Molière*, dans laquelle la « coupe » parlait. Dans « l'envoi » de ce poème, il y avait cette perfidie :

« et ce n'est pas merveille
Que l'on soit ignorant dans le métier d'autrui,
Nous avons sur la coupe aventure pareille... »

Si l'on en juge par la suite des événements le geste de Molière ne manqua pourtant pas d'efficacité puisque Louvois, le successeur de Colbert, donna à Mignard toutes les places occupées par Le Brun (y compris celle de directeur de l'Académie royale) et que ce dernier en mourut de langueur...



Ainsi le Dôme du Val-de-Grâce se trouva jouer, dès son achèvement, un rôle important dans les affaires de la Cour et de la ville en fournissant un prétexte de lutte à deux clans rivaux dont l'un ne comprenait rien moins que le roi et Colbert, l'autre Molière, Boileau, Scarron, Mmes de La Fayette et de Sévigné. Jeux paisibles et pittoresques qui contribuaient à la vie de l'esprit, guerres innocentes qu'on voudrait voir renaitre!

..

Mais le Dôme du Val-de-Grâce ne doit pas nous faire oublier plus longtemps le monastère. Bien avant l'achèvement de l'Eglise, le 27 avril 1655, le Duc d'Orléans posait la première pierre de nouveaux bâtiments qui sont encore exactement ceux dans lesquels sont aujourd'hui soignés les soldats de l'armée française.

Ici s'impose une petite discussion architecturale. Longtemps on a écrit que ce monastère s'élevait sur l'emplacement des ruines du Petit-Bourbon préalablement rasées. Ainsi présentée, l'histoire est un peu simple. Aujourd'hui, il ne se trouve plus guère d'historiens pour soutenir cette thèse commode et, s'il existe toujours une certaine confusion, faute de textes et de plans, sur ce qui subsista, en 1624, de l'ancien domaine des Valois, du moins on est à peu près certain que les travaux entrepris en 1655 ne furent qu'un développement plus vaste, selon les plans de Mansard et sous la direction de Leduc, de l'œuvre entreprise 31 ans auparavant par Anne d'Autriche. Et si l'unité de l'ensemble s'est trouvée préservée, malgré l'opération en deux temps, il faut simplement l'attribuer à la sagesse de Mansard qui sut utiliser l'œuvre de ses devanciers.

C'est du milieu du grand jardin que la vue embrasse le mieux le monastère et que la façade orientale apparaît dans toute sa majesté. La noble ordonnance des fenêtres, la simplicité des lignes, la proportion des ailes et des pavillons d'angle, tout annonce l'art classique du grand siècle. Le manteau royal écussonné aux armes de France-Autriche sous la couronne fermée orne le fronton central. Les balcons déploient leur magnifique ferronnerie et, dans le toit, s'ouvrent les fameuses fenêtres auxquelles Mansard devait donner son nom pour toujours.

Or, si l'on en croit les opinions autorisées de ceux qui se sont penchés sur le problème, Rupprich Robert et Monery par exemple, les travaux inaugurés par le Duc d'Orléans en 1655 auraient consisté surtout à construire les pavillons d'angle et à surélever le cloître datant de 1624. Mais, d'autre part, il paraît fort probable que ces constructions de 1624 englobèrent elles-mêmes une partie des anciens bâtiments du Petit-Bourbon.

Le bon sens tout d'abord vient étayer cette théorie. En 1624 en effet l'argent

était rare. Seule la reine était en mesure de fournir un effort financier et encore cet effort était-il limité par la surveillance sévère qu'exerçait alors Richelieu. Il fallut recourir à la charité et il existe une liste des donateurs qui témoigne de l'embarras où l'on se trouvait. Les fondateurs du Val-de-Grâce eussent donc été bien inépuisés de ne pas utiliser ce qui restait de l'ancien hief des Valois.

L'examen des lieux en outre ne peut que corroborer cette opinion. L'aile nord du monastère qui sert aujourd'hui de cuisines à l'hôpital et qui était, du temps des religieuses, la salle du chapitre, présente de hautes fenêtres ogivales encadrées de contreforts gothiques et le deuxième étage, légèrement en retrait sur le rez-de-chaussée, indique avec évidence que l'aile a été surélevée. Quant à l'intérieur, la salle offre des voûtes telles qu'on en construisait au XVII^e siècle. Des berceaux elliptiques surhaussés se détachent de part et d'autre des fenêtres pour pénétrer le grand berceau principal qui est à plein cintre. Se trouverait-on en présence d'un « pastiche » du gothique en plein XVII^e siècle? L'éminent docteur Monery se refuse à le croire et conclut à l'utilisation par Mansard des murs gothiques du Petit-Bourbon et au remaniement des voûtes dans le but d'aligner les étages du nouveau monastère. Même constatation et même déduction en ce qui concerne l'aile ouest qui servit autrefois de réfectoire et où se trouvent maintenant le musée anatomique et les archives de l'hôpital. Il semble impossible, dans l'état actuel des recherches, de ne pas se rallier à cette manière de voir.

En pénétrant aujourd'hui à l'intérieur du cloître on peut ressentir à peu de chose près la même impression de recueillement et d'harmonie que pouvait éprouver un visiteur du siècle de Louis XIV. Le bassin central du jardin est toujours là, et, si les buis de jadis « taillés en forme de crosse abbatiale » ont disparu, la douce lumière qui pénètre dans ce quadrilatère paisible éclaire toujours avec la même sérénité une herbe un peu folle. Le promenoir qui fait le tour du rez-de-chaussée est éclairé par de larges baies vitrées, à plein cintre. Quatre portes en chêne sculpté le font communiquer avec le jardin. Le même promenoir, pareillement éclairé, se répète au premier étage. Au deuxième, chacune des étroites fenêtres correspond à une ancienne cellule de religieuse. Au troisième, la série des belles fenêtres à chapiteaux couronne l'ensemble de ses lignes simples et nobles. On peut vraiment dire que peu de monuments ont gardé aussi intact leur caractère du Passé et l'Hôpital du Val-de-Grâce est privilégié à cet égard.

En dehors du cloître, formant avec l'aile ouest un autre quadrilatère, divers bâtiments comprenant la bibliothèque, les amphithéâtres et des services de l'Ecole bordent ce qu'on appelait au XVII^e siècle la basse-cour parce que les communs du couvent (boulangerie, buanderie, étable) s'y élevaient. C'est actuellement la cour Broussais. Une statue du célèbre médecin y a remplacé une fontaine jadis jaillissante d'une niche. Le seul vestige de l'époque du Petit-Bourbon est

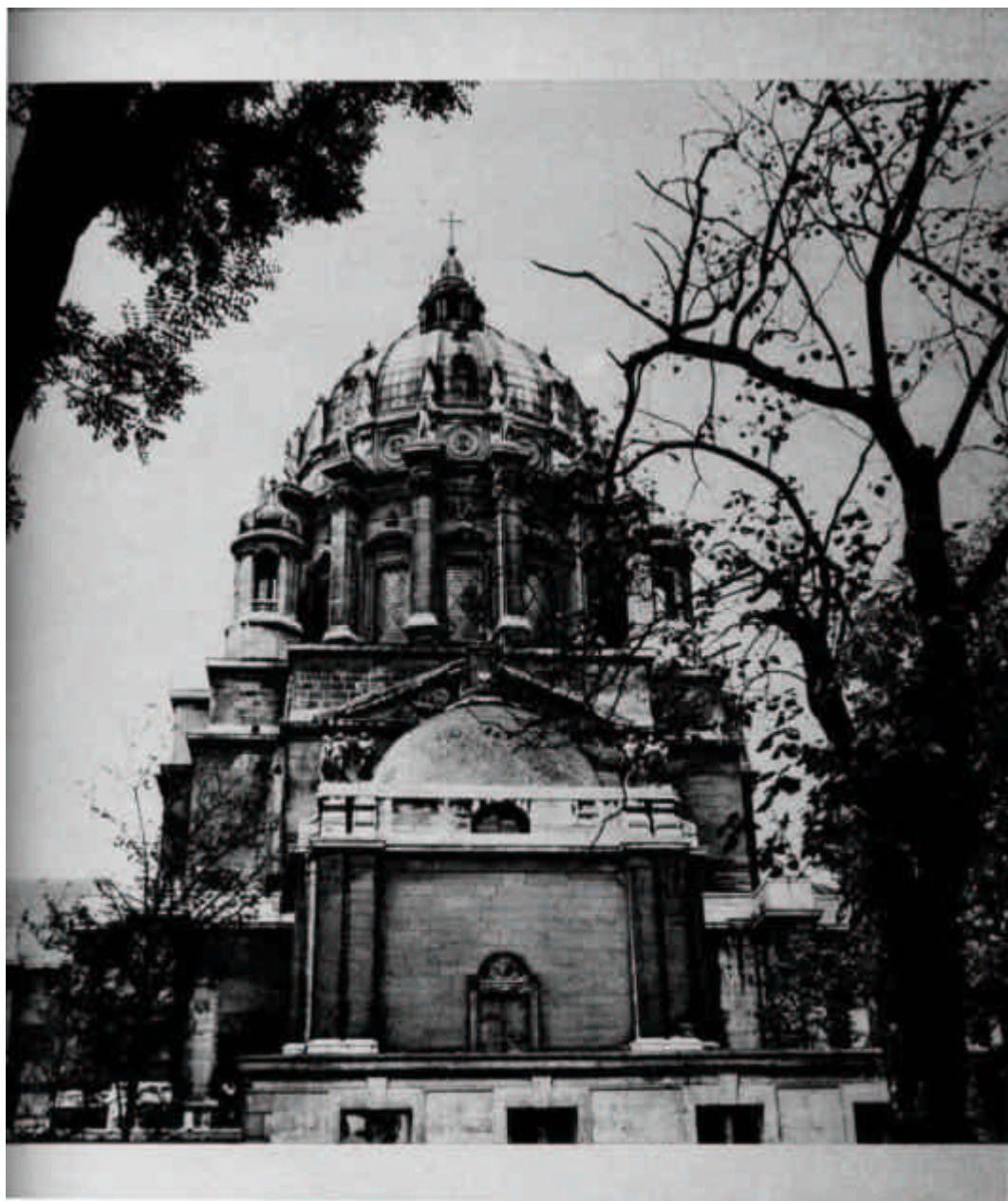
ici un bâtiment carré, encastré dans les autres datant du *xix^e* siècle, qui servait de réservoir pour les eaux d'Arcueil amenées à Paris en 1624.

Sur toutes les gravures anciennes représentant le Val-de-Grâce on peut voir, accolé au pavillon de l'angle nord-est, un péristyle à colonnes ioniques, d'inspiration Renaissance, tout à fait différent du reste du Monastère. C'était l'entrée particulière des appartements de la reine et les carrosses de la Cour venaient se ranger au pied des marches du perron. Ce portique est évidemment antérieur aux constructions de Mansard. Il ne s'ajuste d'ailleurs pas au pavillon qui a dû être remanié et surélevé depuis pour obéir à des nécessités d'harmonie et de symétrie. Le Docteur Monery voit là, avec raison sans doute, une preuve nouvelle de l'utilisation des anciens bâtiments.

Pillé sous la Révolution et longtemps laissé à l'abandon, le salon d'Anne d'Autriche, qui occupe le rez-de-chaussée du pavillon, a été tant bien que mal restauré en 1855 pour la somme de 16.500 francs ainsi que la chambre du premier étage. On n'y trouve plus les douze peintures pour lesquelles Philippe de Champagne reçut 800 livres de salaires, le portrait de la reine n'est qu'une copie de la toile de Simon Vouet, la cheminée sculptée par Philippe Buyster ne comprend plus que quelques fragments authentiques; malgré tout on ne pénètre pas sans une certaine émotion dans cette grande pièce carrée qui fut si souvent une petite annexe discrète de la Cour de France et servit de cadre aux méditations de la mère de Louis XIV. On revoit aisément la scène du tabouret, celle de la perquisition du chancelier Séguier, et tant d'autres... On imagine surtout les inquiétudes, les déceptions de l'épouse délaissée, ses prières au ciel pour changer les destinées du royaume, ses pieuses tractations pour assurer le développement du monastère.

Anne d'Autriche en effet ne cessa jamais de s'occuper activement de l'administration du domaine. Au début, les revenus provenant des récoltes et des loyers n'atteignaient que 14.000 francs et les dépenses dépassaient le double. La charité et la cassette royale faisaient la différence. Plus tard, les ressources augmentèrent. En 1664 la reine obtint de son fils que le droit de franchise fut accordé aux artisans occupant les maisons construites par les sœurs sur la cour Saint-Benoît. C'est cette même année que Louis XIV fit concession au Val-de-Grâce des armes écartelées de France et d'Autriche, armes qu'on retrouve encore sculptées sur un portique de la façade donnant sur le jardin.

Au cours des dernières années de sa vie, la reine a laissé maints souvenirs de son assiduité à son cher Val-de-Grâce. En 1662, elle songea même à s'y retirer complètement, comme elle y avait déjà songé au moment de la maladie de son fils à Calais. Cette année-là une cérémonie eut lieu qui montre à la fois le degré d'achèvement de l'église nouvelle et l'existence d'une autre église, probablement



l'ancienne chapelle du Petit-Bourbon. « Le jeudi second jour de février 1662, nous dit Lemaire, Messire Henry de Lamotte Houdancourt, grand aumônier de la Reyne, estant dans la vieille église revestu pontificalement fit la distribution des cierges... Puis on commença la procession pour aller à l'église neuve. Quatre ecclésiastiques portoient un riche dais sur le Saint-Sacrement, la Reyne le suivoit immédiatement, puis la mère abbesse et toutes les religieuses et après marchèrent quelques princesses, duchesses, et les dames de la reine ». Le samedi suivant, le même évêque bénit quatre cloches. La plus grosse s'appelait Louis-Anne, la seconde Marie-Philippe, la troisième Marie-Claire, la quatrième Catherine.

Lemaire nous renseigne encore sur les débuts du culte dans l'église : « L'an 1665 l'église estant en état qu'on y peut dire la messe, on dressa un autel dans la chapelle de Sainte-Anne et on y transporta le tabernacle et tous les ornemens. Messire Hardouin de Perelieu de Beaumont, archevêque de Paris, y célébra la première messe qu'il dit basse en présence de la Reyne à qui il donna la sainte communion ». L'abbé Gosselin avait préalablement béni la chapelle. L'après-midi les vêpres furent chantées. On remarquait dans l'assistance, outre Marie-Thérèse, la princesse de Conty, la duchesse de Vendôme, la comtesse d'Harcourt, Mlle de Guise, la duchesse d'Esguillon etc... L'évêque de Périgueux prononça un sermon. La reine lui ayant fait à l'avance défense de la remercier, le prélat tourna la difficulté en disant que les pierres parleraient pour la postérité.

Mais la pauvre Anne ne devait pas jouir longtemps de son œuvre. Déjà en 1664 elle avait senti les premières atteintes du mal qui devait l'emporter et sa première nuit d'angoisse et de souffrance s'était passée au Val-de-Grâce. Soignée par Séguin et Vallot qui la saignaient à tour de bras et lui mettaient sur un cancer au sein des emplâtres à la ciguë, elle vit son mal empirer rapidement. Vers la fin de 1665 elle se fit conduire de Saint-Germain au Val-de-Grâce « où, nous confie la précieuse Mme de Motteville, il y avait longtemps qu'elle désirait d'être. Aussitôt qu'elle se vit dans cette sainte maison elle témoigna qu'elle en ressentait de la consolation et, en se mettant dans son lit, elle dit à l'abbesse : « Me voilà contente, que Dieu dispose de moi à sa volonté ». Cependant, même mourante, les reines ne voyaient pas toujours leurs désirs satisfaits. Les médecins, trouvant peu pratique de venir quotidiennement de Paris au Val-de-Grâce, exigèrent le transport de la reine au Louvre. Ce qui fut fait, après toutefois qu'on lui eut « mis de l'eau de chaux dans sa plaie ». Avant de quitter le Val-de-Grâce, qu'elle ne devait plus revoir, elle dit aux religieuses réunies autour de sa litière : « Mes Mères, je ne mérite pas de mourir parmi vous mais, si vous n'avez mon corps, vous aurez mon cœur ». Grâce à Anne d'Autriche elle-même, une coutume avait en effet commencé d'exister dès 1662. Sur la demande de la mère Dufour de Saint-Bernard et de la mère Marie de Bourges de Saint-Benoît, la reine-mère



avait obtenu de Louis XIV que le cœur de sa première fille, décédée cette année 1665, fût conservé au Val-de-Grâce. Le roi avait consenti et Anne avait dit à l'abbesse en lui remettant le cœur de sa petite fille : « Ma mère voilà un cœur que je vous apporte pour le joindre bientôt au mien ».

La promesse fut tenue le 20 janvier 1666, date à laquelle Anne d'Autriche expira. D'ailleurs le testament le recommandait expressément.

Parmi les dernières volontés de la reine, se trouvaient d'autres indications non moins intéressantes pour le Val-de-Grâce. « Je supplie le roy, était-il dit sur le document, d'avoir agréable de faire valoir ce qui reste dû des deux cent mille livres dont il a donné le fonds en la présente année 1665 pour les bâtimens du Val-de-Grâce et de vouloir encore bien faire un fonds de deux cent mille livres en la prochaine année 1666 pour achever les-dits bâtimens. » La reine ordonnait en outre « que les reliques et reliquaires qui sont dans son oratoire près de sa chambre au château du Louvre à Paris, soient transportés en l'abbaye du Val-de-Grâce et remis es-mains des abbesses et religieuses dudit monastère » et « qu'en ladite Abbaye du Val-de-Grâce il soit célébré à perpétuité, par chacun jour, une messe basse à son intention en l'une des chapelles de ladite église ». Anne d'Autriche, d'après une statistique ancienne, était entrée 537 fois au Val-de-Grâce pendant son existence et elle y avait passé 146 nuits.



DÉTAIL DE LA GRAVURE D'ACQUAS.
(MUSÉE DU VAL-DE-GRÂCE).



LE VAL-DE-GRÂCE VU DU JARDIN DU LUXEMBOURG EN 1617.
AQUARILLE DE FORTIER. GRAVÉE PAR DUBOIS. (M. N. E.).



N a sans doute remarqué dans le testament de la reine le paragraphe où il est fait allusion à ces deux cent mille francs qui sont encore nécessaires pour l'achèvement du Val-de-Grâce. Pourtant le monastère était terminé en 1662 et l'on a vu que des messes avaient été célébrées dans l'église nouvelle en 1665. C'est qu'en dehors du gros œuvre bien des embellissements restaient à accomplir à l'intérieur.

Le maître-autel notamment donna lieu à diverses complications. Le dessin en avait été demandé au Cavalier Bernin qui avait déjà résolu pour Saint-Pierre de Rome un problème du même genre. Mais le projet de Bernin ne plut pas entièrement. On fit sculpter les colonnes torsées de l'énorme baldaquin par Cavet et

Millet et on confia le motif central, représentant la Vierge et Joseph penchés sur l'enfant Jésus, au sculpteur Michel Anguier. Ce dernier réussit une Nativité aussi ingénieuse dans la composition et la disposition des personnages que vivante par les attitudes. Malheureusement ce groupe eut des aventures fâcheuses. A la suite des troubles de la Révolution et de la désaffection de l'église, il fut transporté à Saint-Roch d'où aucune démarche, depuis un siècle et demi, ne put le faire revenir. L'architecte de Napoléon III le remplaça par une copie qu'on voit encore aujourd'hui.

Anguier, aidé de son propre frère, fut un des principaux artistes, avec Mignard, qui collaborèrent au Val-de-Grâce. Il est l'auteur des quatre évangélistes qui siègent dans les pendentifs du Dôme et des dix-huit figures portant les attributs des litanies de la Vierge qu'on trouve sur les arcades des chapelles. A son ciseau sont dus également les divers bas-reliefs où est représenté le chœur des vertus depuis la Foi et l'Innocence jusqu'à la Bénédicté. Anguier excelle à composer un grand ensemble décoratif et à ménager à chaque figure sa valeur et son effet.

Dans l'ensemble, l'intérieur de l'église apparaît d'une beauté un peu froide et d'inspiration toute romaine. La nef, peut-être un peu courte, comporte trois travées et sur chacune s'ouvre une chapelle : à droite celle de Saint-Louis qui servait de chœur aux religieuses, à gauche celle de Sainte-Anne où étaient inhumés les cœurs de la famille royale, au fond celle du Saint-Sacrement décorée d'une belle fresque de Jean-Baptiste de Champaigne. L'originalité des motifs décoratifs rachète leur profusion. Comme le note très judicieusement le docteur Monery, « la flore originale du Val-de-Grâce : rosaces, médaillons, consoles de corniches, rappelle beaucoup plus la tradition du Moyen-Age que la froideur poncive des ornements néo-classiques ». Ainsi se retrouve, sous la pompe ordonnée de l'Antique, la marque du génie français toujours vivace.

Il est assez difficile, nous l'avons déjà dit, d'embrasser d'un coup d'œil l'extérieur de l'église toujours masquée en partie par des bâtiments adjacents. De la cour d'honneur, telle qu'elle était autrefois, on découvre uniquement la façade principale. Le portique du bas, dessiné par Le Muet, encadre l'entrée de l'église de ses quatre colonnes d'ordre corinthien. Sur l'entablement, la fameuse inscription en lettres d'or qui rappelle à la fois la naissance de Jésus et celle de Louis XIV : *Jesu nascenti virginique matri* (à Jésus naissant et à la Vierge mère). Cette dédicace qui explique tout le destin du Val-de-Grâce fit couler beaucoup d'encre à l'époque. Les pointilleux faisaient en effet observer qu'il est interdit de dédier un temple à une autre personne qu'à Dieu et que la

Sainte Vierge était de trop. Nous ne suivrons pas les pères de l'Eglise sur ce terrain glissant...

Un second portique s'élève au-dessus du premier, formé également de quatre colonnes et d'un fronton où une horloge remplace aujourd'hui les armes de France et d'Autriche que soutenaient les deux anges sculptés par François Anguier.

La façade même de l'Eglise est flanquée de deux corps de bâtiments qui marquent bien son caractère monastique. Celui de droite servait d'entrée au monastère et sert encore d'entrée à l'hôpital. Celui de gauche servait de logement à des ecclésiastiques et à des pensionnaires de marque jouissant d'une faveur spéciale. Il est probable que Mazarin y vint parfois. Trois de ses nièces, en tout cas, y séjournèrent. Henriette de France, reine d'Angleterre, accompagnée du duc d'York, y conduisit peut-être son fils. Et sans doute ces visiteuses célèbres du Val-de-Grâce que sont Marie de Gonzague, reine de Pologne, Christine, reine de Suède et la Princesse d'Orange, y prirent-elles quelques moments de repos. Devant ces fenêtres, maintenant, le chirurgien Larrey, statufié par David d'Angers, monte une garde solitaire...

Si, franchissant la voûte percée sous l'arrière-chœur, on contemple, de la seconde cour, la face postérieure de l'église, on a, de celle-ci, sinon une vue d'ensemble, du moins l'impression la plus juste qu'on puisse avoir de son architecture. « C'est de là, affirme Ruprich Robert, que se révèle le chef-d'œuvre. C'est de là qu'apparaissent le ferme dessin du plan, la robuste simplicité des contreforts, l'élégance des campaniles et de la chapelle absidiale portant des anges sculptés par Buyster, et, par-dessus tout, la majesté de l'admirable Dôme ».

. . .

La vie du Val-de-Grâce s'écoula sans événements importants jusqu'à la Révolution. L'existence des religieuses était austère, conforme à la dure règle de Saint Benoît. Les cellules étaient meublées d'un prie-Dieu, d'une chaise, d'un crucifix. Le sommeil se prenait sur une pailleasse recouverte de draps en serge. Pour les repas la vaisselle de terre et les cuillers de bois étaient seules admises. Comme distractions, quelques fêtes ou cérémonies religieuses auxquelles les Bénédictines assistaient de leur chœur particulier.

De temps à autre, la mort faisait des ravages dans la famille royale. Alors de hauts personnages arrivaient de nuit au Val-de-Grâce et une étrange mais courte cérémonie se déroulait. Saint-Simon nous a laissé quelques lignes sur cette sorte de rite qui avait débuté, on le sait, à la mort d'Elisabeth de France : « Monsieur le Duc, écrit le célèbre mémorialiste à propos des obsèques de Monsieur,

qui devoit mener le corps pour prince de sang, avec M. de la Trémoille pour Duc, aima mieux conduire le cœur au Val-de-Grâce pour en être plus tôt quitte, et laissa mener le corps à M. le Prince de Conti et à M. de Luxembourg ». Et, le 19 février 1712, ce croquis pittoresque après la mort du Dauphin et de la Dauphine : « Entre 5 heures et 6 heures du soir, les deux cœurs furent portés au Val-de-Grâce à Paris. Chamillart, évêque de Senlis, premier aumônier de Madame la Dauphine, étoit dans le premier carrosse à la droite au fonds, portant les deux cœurs; Madame la Princesse au fonds, à sa gauche, Madame de Vendôme sa fille et Mlle de Conti au devant; la duchesse du Lude à une portière, le duc du Maine à l'autre. Le duc d'Aumont suivoit à la première place du fonds d'un carrosse de Monseigneur le Dauphin. Suivoit le carrosse du corps de Madame la Dauphine rempli de ses dames du Palais. Ce cortège arriva après minuit au Val-de-Grâce. Tout y fut fini avant 2 heures, revint après sans cérémonie et demeura à Paris qui voulut ». La même année le petit Dauphin mourut d'une rougeole. « Son corps fut ouvert le mercredi 9 mars. Dans la nuit et sans aucune cérémonie, son cœur fut porté au Val-de-Grâce à Paris ». Depuis 1662 trente-six cœurs furent ainsi apportés dans la Chapelle Sainte-Anne. Chacun d'eux était recouvert d'une enveloppe de plomb et enfermé dans un cœur de vermeil; chacun avait sa place sur une estrade magnifiquement ornée. Par la suite, Louis XIV, sans doute parce que l'image de la mort lui déplaisait, fit transporter ces cœurs dans un caveau incrusté de marbre dont la voûte, peinte en noir, était parsemée de larmes d'argent. Puis, ces précieuses reliques, avec tant d'autres, furent jetées aux quatre vents (l'enveloppe de vermeil ayant été préalablement récupérée) pendant la Révolution.

Subissant le sort de tous les couvents du royaume, le monastère du Val-de-Grâce fut supprimé en 1790. Un document de l'époque prouve que le 27 février de cette année-là, un avocat au Parlement, nommé Alexandre-Auguste Achenay, déclara, au nom de l'abbesse Marie-Louise de Jarry Sainte-Hélène, que la communauté se composait de seize religieuses de chœur, de cinq sœurs converses et de deux novices. Les revenus atteignaient à cette époque, 59.000 livres, les dépenses 35.000. Le bilan, on le voit, était meilleur qu'au début... Un inventaire en règle dut être fourni en même temps par les sœurs. Voici un fragment de cette déclaration faite par devant Jean-Louis le Couteulx de la Noraye et concernant l'appartement d'Anne d'Autriche : « Il est conservé avec respect le manteau et la truelle dont s'est servi Louis XIV pour poser la première pierre, la chemise de son sacre, le bonnet de nuit de son frère, les premiers bas et souliers de la famille royale ». Le même acte faisait également allusion à la bassinoire en argent de la reine, aux housses des mulets et des chariots qui lui servaient pour les fêtes du Saint-Sacrement. C'était la fin du monastère.

..



La transformation du Val-de-Grâce en hôpital militaire ne se fit pas sans complications de toutes sortes. En 1793 trois citoyens délégués par le Conseil de Santé rédigèrent sur le Val-de-Grâce un rapport circonstancié dans lequel il était fait allusion à la salubrité de l'ancien domaine du Petit-Bourbon et à l'intérêt que pourrait présenter son aménagement en hôpital. A la suite de ce rapport, le 31 juillet de la même année, un décret autorisa le ministre de la Guerre à « faire servir la maison nationale du Val-de-Grâce à un Hôpital Militaire ».

Mais d'autres décrets vinrent contredire le premier. Le 26 février 1794 la Convention décida que le futur hospice serait affecté aux femmes en couche et aux enfants abandonnés. C'eût été là une excellente manière d'interpréter le vœu d'Anne d'Autriche sur le plan laïque. Cependant on ne peut que constater l'inapplication du décret et le monastère demeura vide.

En juillet 1795, sur de nouveaux rapports, le Conseil de santé conclut enfin à la translation de l'hôpital militaire du Gros Caillou au Val-de-Grâce. Il y avait sans doute dans cette affaire beaucoup d'intérêts en jeu car des manœuvres contraires retardèrent encore jusqu'en octobre l'exécution de cette décision. Ce n'est qu'à la fin de ce mois qu'on retrouve dans les archives du Ministère de la Guerre le décret par lequel sont désignés les vingt médecins et chirurgiens et les dix pharmaciens affectés au service du futur hôpital.

Le docteur Servier, dans un ouvrage fort complet sur le Val-de-Grâce, nous a laissé de précieux renseignements. Nous savons ainsi qu'un rapport de l'architecte Roncelle prévoyait à l'époque mille lits, chacun de trois pieds de large sur six pieds de long. Ce chiffre ne fut pas atteint. Malgré tout, à partir de novembre 1795, arrivèrent les malades du Gros Caillou puis ceux de la garnison.

Les trois premiers « officiers de santé en chef » furent le chirurgien Pierre-François Percy, le médecin François Gilbert, le pharmacien Bruloy. Le premier et le troisième étant retenus aux armées, Brongniart et Noël tiennent leur place. Noël eut la malchance de manquer une opération de la pierre et fut destitué. Dufouart le remplaça.

L'histoire du personnel savant de l'hôpital est étroitement mêlée à l'époque républicaine et napoléonienne et c'est encore là un des nombreux attraits du Val-de-Grâce. Percy qui, il est vrai, n'exerça qu'en nom rue Saint-Jacques, est une de ces nobles figures dont la Médecine se doit d'honorer le souvenir. « Comme chirurgien, nous dit le Docteur Monery, il eut d'heureuses idées sur le débridement des plaies et leur irrigation continue, sur les résections, sur le traitement du tétanos et de la gangrène gazeuse ». A ces mérites, il faut joindre la bonté de son cœur compatissant aux souffrances et son courage notoire devant l'ennemi. Il fut membre de l'Institut et baron de l'Empire après Wagram. Sa fidélité à Napoléon le fit mourir en disgrâce.



Jean-François Coste, Jean-Dominique Larrey, Desgenettes, encore trois noms qui brillent dans les fastes militaires de l'Empire ! Or, nous trouvons Coste présidant la séance inaugurale des cours organisés au Val-de-Grâce en application du règlement du 26 septembre 1796 créant dans l'ancien monastère des Bénédictins un centre d'instruction pour le corps de santé militaire, embryon de cette école d'application fondée en 1850 et qui fonctionne encore aujourd'hui. Coste n'était pas seulement un grand médecin qui devint l'inspecteur des armées de la Révolution et de l'Empire, c'était aussi un écrivain que Voltaire honora de son amitié et un homme d'action apprécié par Washington et par Franklin. A ces mêmes cours du Val-de-Grâce, Larrey occupa la chaire d'anatomie et de médecine opératoire tandis que Desgenettes enseignait auprès de lui la physiologie et la clinique médicale. Mais l'heure était plus à l'action qu'à l'enseignement. Il semble même que les transformateurs du Val-de-Grâce en hôpital militaire aient prévu la longue série de guerres qui devaient ensanguanter la France jusqu'en 1815. Larrey, appelé en Italie par le général Bonaparte, dut interrompre son cours qu'il reprit l'année suivante. De nouveau, il dut abandonner le Val-de-Grâce en 1798 pour l'expédition d'Egypte à laquelle il prit part comme chirurgien en chef avec son ami Desgenettes comme médecin chef. C'est au cours de cette campagne, faut-il le rappeler, que Desgenettes s'innocula le microbe de la peste pour réconforter le moral des moribonds de Jaffa. La gloire de ces deux hommes est considérable. Larrey fut baptisé « La Providence » par les soldats de l'armée et le nombre des blessés qu'il sauva, notamment à Eylau et à la Moskowa, est incalculable. A Waterloo il fit l'admiration de Wellington. L'empereur disait de lui que c'était l'homme le plus vertueux qu'il eût connu. Larrey et Desgenettes furent tous deux parmi les fidèles des Cent Jours. Ils appartinrent à l'Institut et portèrent le titre de barons de l'Empire.

Broussais et Bégin, dont deux hôpitaux portent aujourd'hui les noms, après avoir débuté dans les armées impériales, enseignèrent eux aussi au Val-de-Grâce où Broussais fut en outre médecin-chef. Le médecin-commandant Janson, dans une brochure qui débute par un historique du docteur Monery, a tracé des portraits très précis de ces célébrités médicales et de toutes celles qui leur succédèrent dans le monastère de la rue Saint-Jacques. Parmi elles, citons le chirurgien Baudens qu'on nomma « Le Larrey des compagnons d'Afrique » et qui résuma dans un opuscule une histoire du Val-de-Grâce, Sédillot qui fut un défenseur de Pasteur, Hippolyte Larrey qui porta dignement le nom de son prédécesseur et soigna Napoléon III, Maillot, Vallin, Kelsch, Villemin, Laveran, Delorme, Vaillard, tous ceux qui, jusqu'à nos jours, se repassèrent le flambeau de la science et du dévouement.





VUE INTERIEURE DE L'EGLISE
DU VAL DE GRACE. *

Grandeur en 9 pouces 9 lignes sur 7 pou 9 lig

N° 19.

Comment le cœur de l'enfant ne se serait-il pas ouvert très tôt à la poésie et à l'amour au fond de cette verdure secrète environnée de pieux ailes? La pioche du démolisseur a dispersé cet Eden parisien mais les vers de *Les Rayons* et les ombres nous en conservent intact le souvenir :

Le jardin était grand, profond, mystérieux,
Fermé par de hauts murs aux regards curieux,
Semé de fleurs s'ouvrant ainsi que des paupières
Et d'insectes vermeils qui couraient sur les pierres,
Plein de bourdonnements et de confuses voix...

Beaucoup de vieilles demeures et de couvents de ce quartier ont ainsi disparu. Le Val-de-Grâce, lui, demeure inaltérable dans les lignes de pierre que fixa Mansard et la gloire de son dôme continue à rayonner sur Paris. A l'abri de son immense clôture, au milieu de ses jardins, son activité ne se dément pas un seul jour. Et son destin à la fin du xviii^e siècle, n'a changé en somme que superficiellement. Les pièces, où jadis se prosternaient les Bénédictines en prières pour la plus grande gloire de Dieu, sont maintenant occupées par des hommes jeunes blessés au service de la Patrie et surveillés par des médecins au service de la Science et de l'humanité. La mystique a changé mais c'est toujours une mystique et le recueillement du cloître lui convient parfaitement.

Cette impression de noble mélancolie que distillent le silence et la paix du Val-de-Grâce, il semble qu'on ne puisse guère y échapper. Et, certains soirs d'hiver, lorsque, dans la cour d'honneur, le pavé retentit sous les roues d'une voiture d'ambulance transportant un soldat malade ou blessé, on peut, sans beaucoup d'imagination, se figurer que le carrosse d'Anne d'Autriche vient d'entrer, amenant une reine malheureuse, lasse des intrigues du pouvoir et avide de demander à la prière une paix que la Cour lui refuse : « Ma mère, voicy un cœur que je vous apporte... »



A C H E V É

D'IMPRIMER POUR LES
LABORATOIRES

CIBA

A LYON

LE QUINZE FEVRIER MIL NEUF
CENT TRENTE NEUF SUR LES PRESSES
DE L. ET R. DE PLAS ET Y. ALEXANDRE
ÉDITEURS PUBLICITAIRES
164, RUE DU FAUB. STHONORÉ A PARIS



COPYRIGHT BY CIBA TOUT DROITS DE TRADUCTION ET DE REPRODUCTION RÉSERVÉS 1929

